Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 42 (1913)

Heft: 7

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

promets de vous l'accorder. Que désirez-vous ? » Elle s'attendait à avoir des réponses semblables à celles qu'elle recevait en Allemagne, où les désirs des enfants ne dépassent jamais des gâteaux, des saucisses, de la graisse d'oie, etc... Aussi fut-elle toute surprise quand elle vit une petite fille se lever et lui dire doucement : « Dites qu'on nous apprenne le français ! »

L'impératrice, malgré le déplaisir que lui causait cette réponse, lui dit : » Vous avez ma promesse ; on vous apprendra un peu de français. »

Tout émue, l'enfant retourna à son banc et, pour toutes paroles de remerciement, elle ne put trouver que : « Merci, madame Guillaume !

ÉCHOS DE LA PRESSE

A propos de brouillon. — Les revues nous annoncent que certains instituteurs syndicalistes, affiliés à la C. G. T., se sont élevés dernièrement contre l'orthographe et contre le brouillon, dans les rédactions. exercices aristocratiques que la cité future ne connaîtra plus en l'an 3000. Les exploiteurs pouvaient avoir de l'orthographe, car ils avaient le temps de l'apprendre, eux qui vivaient des sueurs du peuple. Et les écrivains du siècle de Louis XIV, vivant en parasites à la louange des « ci-devant » princes et rois, pouvaient se payer le luxe de raturer longuement les brouillons de leurs compositions. Mais il messied au peuple d'user de ces procédés d'un autre âge. La lutte de classe exige que l'on y renonce : aussi bien n'est-ce pas une nouvelle preuve que les bourgeois veulent, par l'école, élever les enfants des prolétaires par les méthodes bourgeoises, afin de les rendre plus dociles et de les asservir mieux ! Des brouillons, en particulier, il n'en faut plus, pas plus que de la grammaire, ni du beau langage. La pédagogie moderne et syndicaliste réprouve le brouillon. Les enfants exprimeront désormais directement leurs idées sur le papier, sans perdre de temps à les fignoler ou à les voiler par des périphrases ; les idées d'un syndicaliste doivent sortir toutes nues du cerveau du prolétaire « conscient ». Serait-il « conscient », celui-ci, s'il devait écrire et raturer un brouillon ? Un orateur assura ses collègues que l'abolition du brouillon était un fait accompli dans certaines écoles de Suisse, pays classique de la liberté.

* * *

Education religieuse et artistique. — Nous avons longuement parlé de tableaux intuitifs d'enseignement religieux. A ce propos, nous nous permettrons de citer un article, un peu ancien déjà, de Collette Yver, qui n'est point, que nous sachions, une catholique, sur l'*Art démocratique*. Car l'introduction du tableau religieux dans l'école dépasse l'intention trop modeste de ceux qui ne lui assignent d'autre but que d'asseoir l'enseignement biblique sur une intuition banalement didactique.

On a généreusement rêvé de créer un art populaire. On a rêvé surtout d'ouvrir l'âme populaire à l'intelligence de l'œuvre d'art. Mais la masse

saura-t-elle jamais jouir de la perfection des lignes, de l'harmonie des proportions, de l'agencement des couleurs ? « Vibrera-t-elle à l'impression d'art délicate et mystérieuse, cette masse populaire épaissie par l'éducation matérialiste, dont aucune lumière de spiritualité ne vient plus éclairer les ténèbres ? Quelle vie intérieure a le peuple aujourd'hui ? Sur quel terrain prendra-t-on pied dans son âme, quand on viendra lui annoncer un idéal autre que le café-concert du samedi soir ou la guinguette du dimanche ? Où vont ses désirs, ses élans, sinon à la réalisation de ce que souhaite son être matériel, dont on lui a dit que c'était tout lui-même ? La vie ? mais elle est là, sous ses yeux, dans ce qu'il possède et dans ce qu'il convoite : la bonne chère et le café pour l'homme, des toilettes bourgeoises pour la femme, et pour l'un et l'autre l'argent qui procure tout ce dont on a soif. Et vous allez lui parler de l'art qui est un mystère ?

Le mystère, on l'a ôté à l'âme du peuple, et il suffit maintenant d'avoir son certificat d'études pour bien se rendre compte que rien n'est mystérieux. Tout s'explique, tout se touche et se voit ; et quant au reste la science sait bien ce qu'il en est... Aussi les formes et les images d'une existence spirituelle planant au-dessus des vulgarités de la vie, l'immatérialité et le rêve, sont-ils inaccessibles à l'âme populaire. On a de ce fait créé l'art réaliste. Bien que ces deux mots jurent ensemble, je suis bien forcé de les faire s'épouser, puisque le matérialisme moderne a décidé d'accoupler l'esthétique à la réalité. On a donc exécuté pour la démocratie des tableaux et des statues reproduisant pour les yeux corporels du peuple des images fidèles de la réalité ambiante, où rien n'a été ménagé pour les yeux de son âme. Si bien que le travailleur fatigué, quand il lève la tête, voit encore dans les carrefours ou aux murs de sa mairie, la production des scènes quotidiennes dont il est inconsciemment excédé. Et c'est ainsi que l'art lui est révélé. Rien d'étonnant si l'enthousiasme ne le soulève pas de son souffle.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Un art populaire, un pur et grand art populaire a ennobli jadis la vie de nos ancêtres. C'était un temps où la masse ouvrière se composait de très pauvre gens ignares et simples, totalement dépourvus de certificats d'études, à qui nul comité n'avait inculqué les règles de l'esthétique. A la vérité ils ne possédaient pas sur leur cheminée de garnitures en simili-bronze achetées à crédit et ils travaillaient dur pour un morceau de pain. Mais quand ils fermaient les yeux, ils voyaient en eux-mêmes une immensité peuplée de belles images : la poésie chrétienne était en eux. Leurs corps peinaient dans les contingences, mais leur pensée, — car ils en avaient une ces travailleurs du moyen-âge, — s'épanouissait supérieurement dans le monde invisible où l'on respire la beauté morale. Dieu, la Vierge, les saints, les anges étaient leurs familiers. Ils les connaissaient bien par la mystique des vitraux de leurs églises, par la statuaire de leurs autels... Quelle excitation vers la Beauté ! Les vulgarités extérieures n'étaient rien que des apparences. La vie spirituelle inondait ces êtres de foi. Aussi quelle inspiration dominait leurs œuvres ! Quand ils travailaient, ce n'étaient point des bêtes de somme ployées sous la loi : quelque chose de céleste chantait en eux. A un tel état d'âme s'ajoutaient les conditions économiques de l'époque. L'artisan n'était pas alors enrôlé dans les casernes

de l'industrie, ni abruti par la division du travail, qui morcelle aujourd'hui l'œuvre à faire et en confie les tronçons à de malheureux forçats condamnés à répéter toute leur vie le même vantail de porte, le même bras de fauteuil fabriqué à la grosse. L'ouvrier exécutait amoureusement son œuvre, la finissait, la perfectionnait lui-même, après l'avoir conçue à sa guise. Sa personnalité s'y donnait toute.

C'est l'explication de ces merveilleux ouvrages accomplis avec humilité dans quelque misérable chambre, il y a cinq cents ans, et qui nous étonnent aujourd'hui. Les sculpteurs de nos cathédrales étaient de bonnes gens bien arriérées auprès d'un maçon moderne ; ils ne savaient guère que les deux Testaments et la Vie des Saints, mais c'était assez pour que des quatre ou cinq pierres que chacun d'eux ciselaient dans son année, ils fissent des chefs-d'œuvre. Quand un pauvre imagier taillait une Vierge, il y mettait, avec son talent grossier, tant de dévot amour, tant de compréhension du mystère de Notre-Dame, tant de son âme enfin, qu'aujourd'hui encore, devant la vieille statue, nous retrouvons l'émotion qu'y a déposé le naïf sculpteur. Ne fabriquât-il qu'une chaise, l'ouvrier chrétien était encore inspiré. Le goût de ces artisans religieux les a faits nos maîtres et nous sommes formés par la contemplation de leurs œuvres. Voyez la splendeur des étoffes que nous ont léguées les tisserands, et la royale distinction des armures que les forgerons ciselaient, et la floraison d'art intense qui s'épanouissait sous les doigts des orfèvres. Voyez l'œuvre des tapissiers qui, si poétiquement, imortalisèrent les légendes et celle des enlumineurs à l'imagination angélique. Voyez les églises avec leurs vitraux, leurs clochers et leurs saints de pierre ; voyez les bijoux et les meubles et l'ornement de la maison : les boiseries sculptées, les frises, les corniches, les cheminées, le trumeau et jusqu'aux serrures. Voyez la céramique, la verrerie, la poterie, les émaux, les étains, les cuirs, toute cette esthétique professionnelle, cette fécondité, cette production d'art énorme et spontanée qui jaillissait naturellement de ces âmes hantées par les visions du Paradis. C'était cela l'art démocratique, l'art qui sans décret gouvernemental ni spéciales institutions sortait tout seul du rêve populaire.

Aujourd'hui, nous aurons beau instituer des cours, fonder des écoles, écrire des traités, nous aurons beau même rétablir l'individualisme dans les métiers, si personne ne vient rallumer la flamme éteinte, ce grand brasier de vie intérieure qui dévora le moyen-âge, nous aurons certes, et à foison, d'excellents décorateurs industriels, mais pas une âme populaire créatrice. L'art est né des religions. Il est lui-même une vie au-dessus de la vie, qui ne peut s'alimenter que d'une substance surnaturelle. »

Oui, les écoliers primaires peuvent apprendre à dessiner, ils peuvent même subir une culture esthétique ; mais ils ont besoin, pour vivre, pour atteindre leur destinée d'une vie intérieure, surnaturelle. Qu'on lui inspire donc au peuple la foi qui seule communiquera à sa vie une valeur ; qu'il s'applique à suivre la doctrine du Christ pour gagner le ciel, et le reste, — entendez en l'espèce l'art et le goût, — lui sera donné par surcroît.

Eugène DÉVAUD.